

## La piscine désertique désertée

Patrick Imbert

Number 47, June 1988

Les couleurs de l'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42999ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Les Éditions l'Interligne

**ISSN**

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Imbert, P. (1988). La piscine désertique désertée. *Liaison*, (47), 42–43.

# La piscine désertique désertée

par Patrick Imbert

OTTAWA

La piscine. Ils sont tous de l'autre côté de la piscine, étendus sur les chaises longues, Suisses, Allemands et Français, en voyage organisé à Monument Valley, Kayenta, Grand Canyon. Une dizaine gigote dans l'eau. Ils lancent leurs commentaires, élogieux ou non, sur celle-ci, l'hôtel, la température, le paysage, la compagnie de transport. Ils sont tous de l'autre côté de la piscine. Et ils ignorent que je sais. Ils ignorent même que je sais qu'ils ne savent pas. Ils ne savent pas que je comprends le français et aussi l'allemand. Ils se sentent libres face à l'Américain de l'autre côté, ce grand Américain maigre qui les regarde sans ostentation mais aussi sans gêne. Ils ignorent, de l'autre côté de la piscine, que je les connais bien, non seulement comme touristes, mais aussi *chez eux* et que ma connaissance ne se borne pas à leurs langues. Ils ne connaîtront jamais le degré de leur ignorance. Ils ne se sentiraient d'ailleurs pas si sûrs d'eux, s'ils savaient qu'il n'y a pas un fossé sémantique si profond entre l'un et l'autre des côtés de la piscine.

Là, maintenant, ils sont ensemble, ils ironisent, ils font les malins, ils ont leur code secret. Ils transportent leurs barrières, les construisent, les érigent à plaisir. Ils brandissent leur différence touristique en absolu. Ils sont libres. Ils sont libres comme ils ne le sont jamais chez eux. Chez eux, ils savent que les autres n'ignorent pas. Ils n'ont qu'un choix restreint de rôles. Ici, ils en ont un de plus qu'ils prennent pour la liberté car ils ne le jouent jamais chez eux, entre eux qui tous se contrôlent, les uns les autres, pour le bien de la communauté. Ici, ils croient que les autres ignorent. Ils jouent, entre eux, à être des autres, ce qui, d'un certain sens, revient au même puisque entre eux, ils se contrôlent jouant aux autres.

Ce n'est pas pareil, cependant, car cela leur donne l'idée, angoissante, qu'ils pourraient être des autres. C'est pourquoi, d'ailleurs, sagement, ils se sont installés en douce de l'autre côté de la piscine et que les turbulents ont pris possession de celle-ci quand il n'y avait personne. Ils se sont fait le coup de l'île déserte, de la piscine île déserte qui ne l'est plus dès qu'il y a quelqu'un pour la penser ou la vivre comme déserte. Ça robinsonne tous azimuts, par charters complets et par convois de Greyhounds!

Mais, s'ils ont l'intuition de tout cela par un vague malaise qui les étreint, ils l'écartent d'un bras qui gicle, d'une main qui lance une flaque au numéro dix, en retard. D'ailleurs, le malaise est clair : ça fume dur de l'autre côté de la piscine. En face, deux jeunes filles de 22 à 25 ans. Une des deux fume. Tout à l'heure, elles se baignaient ensemble dans la piscine. Deux Françaises. L'une, assez bien faite, au visage volontaire et

tourmenté à la fois, use cigarettes sur cigarettes. Voyage organisé protecteur, que de frustrations tu n'arrives pas à cacher! Elle tire sur sa *sèche* et me regarde parfois avec une insistance qui me ferait rougir si j'avais 13 ans. Je la laisse faire. Aucun risque. Une île déserte bien remplie nous sépare.

Jeune fille de voyage organisé type. Sécurité et aventure, des sensations, des sensations, des sensations, mais panique, panique, panique. On ne sait quoi, ni comment, oser! Pourtant, il serait temps. À la limite, même dans les *bonnes familles*, il se ferait tard surtout que... de nos jours... le lesbianisme... vous savez... Elle n'est pas lesbienne. Tout simplement bien éduquée, avec des idées arrêtées, un idéal, une vision de soi assez claire et des désirs très flous, hélas! mais qu'elles se donne le plaisir (malsain) de phantasmer. De phantasmer même avec cet Américain de l'autre côté de la piscine.

Elle ne le reverra plus d'ailleurs puisque, demain, comme l'a annoncé le haut-parleur de l'autobus, le Grand Canyon l'appelle. J'ai envie de lui envoyer mes pensées par pigeon voyageur (qu'il est distingué), par satellite (la technicité n'a aucun secret pour lui), par transmission de pensée (cela devient un peu trop direct). Elle remonte alors un genou à côté de la jambe un peu palote, mais bien faite, qui reste allongée et laisse entrevoir quelques poils par l'élastique d'un maillot encore adolescent. Elle travaille ferme du briquet pour s'allumer une autre cigarette, pour calmer son stade oral où elle sent s'allumer l'incendie que seul un membre savant pourrait éteindre dans l'embrasement de l'étreinte. Le briquet agonise. Sa copine, mieux éduquée qu'elle et peut-être un peu plus indécise sur ses désirs, ne fume pas, n'a pas de feu. Elle se lève... pour aller en chercher un?

Alors...

Alors, je me lève.

Alors je me lève, je lui coupe le chemin, en Américain mal élevé, sans principe et non civilisé, sans compter le Viet-Nam! Et je lui dis, devant sa copine horrifiée :

— Je parle français, je vous ai vu me regarder, je vous ai regardée, vous allez chercher du feu, je vous invite dans ma chambre.

— Qu'est-ce qui vous prend?

Faisons un peu l'Américain qui, malgré ses longues années d'apprentissage de la langue de Roland Barthes (Molière c'est vieux jeu) ne saisit pas la complexité infinie des nuances complexes (surtout pour un admirateur de Réjean Ducharme, mais il faut pas lui dire)

de cette langue particulièrement riche et extrêmement difficile (ça leur fait toujours plaisir).

— Je ne prends rien, je vous offre des allumettes et une conversation dans ma chambre . . . impromptue . . . à bâtons rompus.

Ça lui en bouche plusieurs coins! Sa copine, refoulée jusqu'au trognon, la presse de s'en aller sans répondre, sans regarder, sans s'apercevoir de rien, comme si j'étais un pur esprit.

— Je ne vous invite pas au restaurant car vous êtes accompagnée de quantité de personnes et je désire que nous nous parlions seul à seul, comme deux étrangers qui ne se reverront plus.

Voilà un peu d'aventure dans la sécurité. Elle hésite puis dit d'accord . . . Marielle je reviens dans une heure . . . à peu près . . . Quel est le numéro de votre chambre? 333, c'est facile . . . Tu entends, Marielle, 333. Elle ne m'a pas demandé mon nom. Dans le désert, ça ne veut rien dire. Et puis l'aventure, c'est pour après, pour le moment elle s'accroche au chiffre magique de la sécurité.

Nous nous suivons, un peu nerveux, en nous interrogeant sur le pourquoi de notre séjour à Kayenta. La porte arrive, la clé se tend vers la serrure, le pêne glisse, la porte s'ouvre, la panique monte, la porte se referme. Quelle attitude prendre? Deux étrangers, seul à seul, qui n'ont pas besoin d'une justification, qui n'ont pas besoin l'un de l'autre . . . Blessure, vente-achat, événement cocasse, transport en commun commun, messe, panne, etc. L'arbitraire . . . et le vent du désert.

— Bien, dis-je.  
— Que voulez-vous, dit-elle.  
— La même chose que vous, dis-je.  
— Je n'aime pas le ton que prend la conversation, siffle-t-elle.

Elle ne prend aucun ton (réplique-je), car non seulement nous ignorons ce que l'autre sait et aussi ce qu'il ignore, mais, en plus, toute une sémantique, commune à nos groupes socio-culturels respectifs, ne se recoupe pas.

Le mot sémantique la rassure. Ça prouve que j'ai fait des études universitaires. Se faire violer par un diplômé est paniquant au niveau individuel, mais n'est pas socialement dégradant! Le mot sémantique la rassure car c'est la tête qui parle et dans son milieu, on met la tête d'un côté et le corps ailleurs. La langue et le sexe ne seront pas censés se rencontrer. Tout va bien.

— Et oui, je veux la même chose que vous.  
— Encore!  
— Oui.  
— Si vous cherchez à me mettre dans votre lit, vous vous y prenez fort mal.

— Que ce mot *prendre* a de significations en français, dis-je naïvement. De toutes façons, mademoiselle, lorsque deux étrangers se rencontrent, les univers sémantiques ne coïncident pas et, s'ils veulent faire l'amour, *catleya* ou la tendresse, l'apprentissage, la confusion, l'angoisse, la maladresse, la réussite seront tous présents, tous intenses. Ce n'est qu'après, le lendemain, le surlendemain, face au roux du désert, aux rocs harponnant le ciel, qu'ils comprendront qu'ils ont communiqué profondément . . . et l'appel de la jouissance leur reviendra.

— Mais que pouvons-nous nous dire?  
— Il faut dire quelque chose et voir où cela correspond; ou bien ne rien dire et aller au-delà de l'insupportable présence de deux étrangers qui ont voulu être ensemble sans vouloir savoir pourquoi.  
— Je n'ai pas voulu être là.  
— Vous avez accepté ma chambre et ma présence.  
— C'est vrai, j'ai été attirée, je ne sais pas par quoi.  
— Moi aussi, j'ai eu l'audace, je ne sais pas pourquoi.  
— Pourquoi, pourquoi?  
— Très juste pourquoi, pourquoi.  
— Il n'y a pas de pourquoi.  
— Il n'y a que la curiosité intense face à une profonde impossibilité.  
— Il y a soudain.  
— Soudain, l'envie d'autre chose.  
— D'autre chose, ailleurs.  
— Ailleurs, d'autres phantasmes.  
— D'autres phantasmes. En attendant d'avoir eu l'impression de les réaliser.  
— Alors d'autres phantasmes, encore.  
— Oui encore, ailleurs. Et ensuite . . .  
— Le présent n'est jamais le présent et, en même temps, il n'y a rien d'autre que le présent, que le présent . . .  
— Que le présent . . .

---

**Le mot sémantique la rassure car c'est la tête qui parle et dans son milieu, on met la tête d'un côté et le corps ailleurs. La langue et le sexe ne seront pas censés se rencontrer.**

---

Phantasme d'un océan à l'autre, de l'Atlantique à l'Atlantique, du plexus à l'anus, du fantastique au littéral, de l'iris au pénis, du littoral au désertique . . .

Et puis soudain, le sommeil. Le sommeil dans le battement souple du cerveau lubrifié, dans le gonflement détendu des cellules. L'absence, au contact de nos chaleurs encore fébriles. Le sommeil fébril et doux dans l'acte revivifié de la conscience de l'impossible.

Le premier éveillé n'attendra pas l'autre.  
La mesa.  
L'autobus.  
La piscine est déserte.